

L'espace vital de la marge

Quelques leçons et pièges

Pierre Migneault

Volume 14, Number 1, Fall 2001

Où est la marge ?

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1074147ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1074147ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Université du Québec à Montréal

ISSN

1180-3479 (print)

1916-0976 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Migneault, P. (2001). L'espace vital de la marge : quelques leçons et pièges. *Frontières*, 14(1), 25–29. <https://doi.org/10.7202/1074147ar>

Article abstract

By using a quotation from the work of Jacques Ferron as a starting point, the author attempts to locate the role and place of margin and marginality in complex dynamic reports with centrality. Affirming one's singularity and one's position with respect to everything, the self and to nothing, are three formidable human challenges that require a position of marginality, be it inner or outer. The author does not necessarily overlook the quite cruel and harmful aspects of an imposed social marginality maintained by a social, political and economic system generated by exclusion, if not rejection.

L'ESPACE VITAL DE LA MARGE

Quelques leçons et pièges

« RENDU À TOUT, ON RETOMBE À SOI ET PUIS À RIEN. »

JACQUES FERRON

Résumé

L'auteur tente, à partir d'une citation de l'œuvre de Jacques Ferron, de situer le rôle et la place de la marge et de la marginalité dans ses rapports dynamiques complexes avec la centralité. Trois grands défis humains, affirmer sa singularité et sa position par rapport au Tout, au soi et au rien, requièrent une position de marginalité, qu'elle soit extérieure ou intérieure. L'auteur ne néglige pas pour autant les aspects très cruels et néfastes d'une marginalité sociale imposée, entretenue par un système social, politique et économique engendrant souvent de l'exclusion, voire du rejet.

Mots clés : *marge intérieure – centralité – exclusion mortifère*

Abstract

By using a quotation from the work of Jacques Ferron as a starting point, the author attempts to locate the role and place of margin and marginality in complex dynamic reports with centrality. Affirming one's singularity and one's position with respect to everything, the self and to nothing, are three formidable human challenges that require a position of marginality, be it inner or outer. The author does not necessarily overlook the quite cruel and harmful aspects of an imposed social marginality maintained by a social, political and economic system generated by exclusion, if not rejection.

Key Words : *marginalization – mortifying exclusion*

Pierre Migneault,
psychiatre-urgentologue, Centre hospitalier Douglas.

AVEUX PRÉALABLES, MISE EN SITUATION ET SYNOPSIS

La richesse lexicale et le pouvoir d'évocation de la marge, une réalité concrète, et de la marginalité, un état d'esprit, prêtent facilement à beaucoup de méprises, dérapages et emballements, la marge hébergeant le plus trivial comme le plus sublime. On, c'est-à-dire les diverses parties conflictuelles de moi-même, essaiera de ne pas trop succomber aux charmes envoûtants de la Belle Sirène de la marginalité ni de s'effrayer et encore moins de paniquer devant ce que l'espace de la marge nous donnera à voir, ce qu'elle nous apprendra sur la vie, sur les autres et surtout sur nous-même.

Je tirerai de la veste, de façon presque impudique, deux témoins québécois, deux maîtres à penser, à mon avis, en matière de marginalité : le Bon Docteur Ferron et Arthur Villeneuve, le peintre-barbier de Chicoutimi.

« La presque insoutenable présence de leurs mots... », écrivait pertinemment Victor-Lévy Beaulieu en introduction d'une nouvelle édition des *Contes* de Jacques Ferron (1968). Ces *Contes*, comme d'ailleurs l'ensemble de l'œuvre de Jacques Ferron, sont, à mon humble avis, la plus belle consécration ou hommage à la nécessaire biodiversité humaine. Le « paresseux doublé d'un simple d'esprit », le Jérémie du magistral conte-parabole, *Le paysagiste* (Ferron, 1968, p. 58-61) y trouvent leur juste place. Les personnages marginaux sont très

présents et valorisés chez Ferron. Point de sagesse sans folie ni marginalité. En effet, la toile de fond permettant de mieux saisir et comprendre les rapports complexes mais complémentaires entre la centralité, c'est-à-dire la norme majoritaire et la marginalité, c'est la référence à la nécessaire et bénéfique biodiversité naturelle. On y reviendra à la fin.

La « marginalité » d'Arthur Villeneuve, quant à elle, tenait surtout, selon moi, à ce qu'il vivait en circulation libre entre les divers niveaux de conscience et de réalité et dans une sorte de rapport intime de familiarité et de « continuité » avec la nature, incluant les plantes, les animaux. Ce peintre-barbier ne semblait pas non plus être importuné par les limites temporo-spatiales : les personnages de la Bible sont ses presque voisins de rue : il conversait avec son épouse décédée comme si elle était présente. Sans perdre le fil du discours, il indiquait du doigt, avec admiration et crainte, les bêtes dans le crépi des murs. Il voyait les choses et les gens comme des tableaux, disait-il. « Il avait les yeux trop grand'ouverts pour les garder fermés », avouait-il candidement (Villeneuve, 1972).

SE LAISSER PORTER PAR LE THÈME DE LA MARGE ET DE LA MARGINALITÉ

La marginalité, on la condamne, on s'en gausse, on l'évite comme la peste en même temps qu'on s'en ornemente, qu'on l'affiche plus ou moins visiblement et ostensiblement, voire qu'on s'en réclame, qu'on s'en pavane, selon les circonstances.

LA MARGINALITÉ, ON LA CONDAMNE, ON S'EN GAUSSE,

ON L'ÉVITE COMME LA PESTE EN MÊME TEMPS

QU'ON S'EN ORNEMENTE, QU'ON L'AFFICHE

PLUS OU MOINS VISIBLEMENT ET OSTENSIBLEMENT.

On en recherche et on en recueille même parfois, il faut bien se l'avouer, divers bénéfiques dits marginaux... Le médium publicitaire, la mode vestimentaire qui ont du flair en font même leurs choux gras.

On associe souvent, et pertinemment à mon avis, marginalité et liberté et l'on entretient avec ces deux sœurs incestueuses des rapports assez ambigus. Eric Berne (1966), très perspicace et cru, définissait la liberté comme ce qu'on désire, souhaite, revendique le plus et ce qu'on veut au fond le moins.

On retrouve la même ambivalence eu égard à la marge comme espace vital et à la marginalité, comme position-attitude éprouvante mais nécessaire et bénéfique. Autrement dit, on y retrouve, en marge et marginalité, le meilleur et le pire, de soi et des autres.

La marge, c'est aussi comme la mare à déchets humains, l'étang de la honte de *L'arrache-cœur* de Boris Vian : on rejette, en marge, tout ce qu'on n'est pas capable de tolérer, encore moins d'accueillir, de soi et des autres (Vian, 1962). Voilà l'argument principal ou le leitmotiv du présent travail de sensibilisation.

J'essaierai, à partir de mon expérience personnelle et clinique ainsi que de mes butinements littéraires et artistiques, de situer le rôle et la place de la marge et de la marginalité dans l'économie psychique individuelle et collective, du moins la mienne. J'espère seulement que d'autres s'y

retrouveront. Cette approche ou méthode associant « monstration » et « démonstration » (Wittgenstein, 1961) permet d'aborder des sujets délicats ou fort difficiles. Mots, images et métaphores sont alors utilisés, pour y arriver. « Ce dont on ne peut parler, il faut le taire » (Wittgenstein, 1961) ou peut-être tenter de l'évoquer autrement ? Marge, marginalité, peur bleue¹. On est, à mon avis, en terrain très contigu.

L'ESPACE VITAL DE LA MARGE ET DE LA MARGINALITÉ

Je soutiendrai ici que la marge, avec comme germe ou émanation la position-attitude de marginalité, constitue un espace vital permettant de négocier et de survivre dans nos rapports au **tout**, au **soi** et au **rien**, les trois défis majeurs de l'être humain, selon Jacques Ferron. Sans marge de manœuvre, de liberté, de tolérance, d'erreur, de sécurité, d'humour, etc., pas de salut. La richesse lexicale autour du mot marge traduit bien ses multiples rôles ou fonctions.

Comparant le choc de la vie au désarroi devant la page blanche qu'il faut structurer, remplir, organiser, marginer, etc., je suggère qu'il est surtout important, voire vital, autant pour son relatif bonheur ou son harmonie personnelle que pour sa santé mentale, de pouvoir circuler le plus librement possible entre le corps principal de la page, et du texte et dans toutes les marges, sans exception. Aucune zone marginale de

la page ou de soi ne devrait être laissée pour compte ou scotomisée.

Il faut viser la même circulation fluide entre les divers registres de notre être, incluant les parties ombrageuses et marginales. Même chose dans nos rapports au tout, à l'autre et puis au rien. La vie comme une page blanche : une métaphore très intéressante.

Construire, négocier sa vie comme on structure et parcourt une page blanche en la couvrant d'écritures, de griffonnages, de dessins, de ratures, à la fois en positionnement central et marginal.

Michaël La Chance, un philosophe-esthéticien et poète, vient de publier ou de commettre son *Carnet du Bombyx* (La Chance, 2001) ; il illustre de façon superbe, comme le vol d'un beau papillon au milieu de sa vie, le nécessaire bombycinage entre tous les registres de la page et du soi. J'en suggère fortement la lecture et la méditation.

Louise Bourgeois, artiste nonagénaire franco-américaine, illustre elle aussi la position-attitude marginale, créatrice et parfois carrément salvatrice, comme elle le confie franchement. Il faut voir, dans son recueil de dessins (Bourgeois, 1988, p. 41) comment les mots et griffonnages occupent tout le champ d'une page et comment, sur le plan de sa vie réelle remplie de douleurs infinies, elle en arrive comme un processus d'autoguérissement à dessiner des visages d'enfants explorés, observant en marginalité à travers les fils ou mailles d'un tissage de sa mère tout ce qui se passait et qu'elle ne comprenait tout simplement pas dans la maison de ses parents. Il y avait plus qu'une femme dans la maison et la vie du père.

Je terminerai ces propos initiaux en rappelant qu'en matière de centralité et de marginalité, le seul drame ou problème, dirait-il nouveau Wittgenstein (1961), c'est d'être figé, confiné, enlisé, plus ou moins volontairement, dans une seule position ou un lieu, que ce soit en centralité rassurante, pompeuse ou rigide ou en marginalité parfois flamboyante, si, mais souvent déstabilisante ou carrément déshumanisante.

Il faut savoir, comme le suggère Jacques Ferron, trouver le chemin qui nous convienne globalement le mieux, la grande route nationale, le chemin du Roy ou le sentier à la lisière du bois. J'ajouterais qu'il faut faire un choix judicieux, selon la tâche à accomplir.

Évoquer l'espace vide de la marge, c'est en effet défier, provoquer rien de moins que la mort, sa mort, la mise en marge ultime et définitive².

Voilà pour les aveux préalables, la mise en situation et en atmosphère, et le synopsis : le corps central du texte, les références et les



Jacques Leduc

métaphores principales sont déjà tout étalés sur la table, comme un menu plantureux. Tout le reste ne sera qu'annotations ou illustrations de marge, renvois de bas de page ou apartés.

RENDU À TOUT : SINGULARITÉ ET POSITIONNEMENT DANS LE TOUT

Il me semble que c'est là le premier et le principal défi de l'être humain. D'abord reconnaître et être confronté à sa singularité, à son unicité.

Ensuite, en arriver à trouver sa position, sa place, son rôle, d'abord au sein de la famille, le premier lieu expérientiel de la centralité, de la marginalité, voire du rejet, de l'exclusion ou de la mise en marginalité, volontaire ou imposée.

Deux œuvres et trajectoires littéraires québécoises me paraissent particulièrement intéressantes relativement à cette lente et difficile expérimentation et élaboration de ce que j'appellerais la difficulté ou tâche d'affirmer sa position fondamentale dans le vaste monde, à partir de l'expérience familiale.

L'œuvre et la démarche de Suzanne Jacob avec son espace du lait, du texte-visage (Jacob, 1997) sont fascinantes, troublantes eu égard à cette construction du soi. Au début, lorsque nous arrivons, nous sommes accueillis par des visages qui nous entourent de leur désir de nous lire, écrite elle magnaniment.

Léon Bigras, le cadet conspué de Julien Bigras reconnu comme l'indomptable marginal vampirique, rapporte comment, cinquième enfant d'une famille de onze, il tente de surmonter la peur que lui inspire Julien dont il est la cible préférée depuis sa petite enfance, et ainsi gagner la place qui lui revient dans cette famille (Bigras, 1990). Je ne connais pas de meilleure fiction-réalité eu égard aux grands et misères du positionnement dans les bonnes grosses familles québécoises d'époque. Une franchise décapante.

Après l'expérience familiale, il faut ensuite se positionner – permettez-moi à nouveau ce néologisme aussi laborieux que la chose – en centralité ou en marge, à l'intérieur de toute la gamme des plus vastes ensembles : le groupe de jeux, l'école, le milieu de travail, la société, le vaste monde, la planète, voire à travers les « poussières d'étoile », selon l'expression heureuse d'Hubert Reeves (1984).

Le regard astrophysicien élargit les œillères du moi gonflé et centripète, mais il ne fait pas disparaître, bien au contraire, le besoin que l'être humain ressent de s'inscrire dans le flux énergétique de l'univers. Il s'agit moins de se positionner que de se brancher tout simplement à l'énergie vitale. Une puissante leçon astrale bien méritée.

On n'a pas encore vraiment fait la difficile et nécessaire révolution copernicienne du déplacement de l'homme du centre de l'univers. Seul un regard marginal, hors cadre et assez distancié, permet de le faire.

On se pose en s'opposant, disait Hegel. Pour arriver à affirmer et affermir son identité personnelle, sexuelle, sa singularité dans le Tout, il faut se frotter et jouer du coude, inévitablement.

À ce jeu de la marelle, pas toujours inoffensif, il y a des gagnants, des battants, des perdants, des moins chanceux, des plus habiles ou ratoureux, des laissés-pour-compte, des marginaux par exclusion (raciale, économique, sociale, etc.).

Il y a aussi les gens qui œuvrent en marge par choix parfois délibéré mais souvent à corps défendant et souffrant : certaines trajectoires religieuses, mystiques (Bédard, 2001), artistiques, intellectuelles, philosophiques, dont celles de Voltaire (1967) et Spinoza (1954), se maintiennent à distance et en marge, à tout prix, de tous les triomphes des monothéismes d'époque. Ainsi, la répudiation de Spinoza par la communauté juive à laquelle il appartenait ne le fait pas changer de positionnement en marginalité, plus imposée que voulue. Voltaire, de façon beaucoup plus complexe, a navigué entre centralité et marginalité, comme pour expérimenter les possibilités et les limites de chacune de ces zones, complémentaires à ses yeux.

UNE EXPÉRIENCE DOULOUREUSE DE MARGINALITÉ ET D'EXCLUSION

« CETTE ROUTE DU MALHEUR, SEMÉE DE TRÂINARDS, DE CHEVAUX MORTS. »

Aragon

Au cours de l'enfance et de la maturation, on est particulièrement sensible à cette première confrontation avec la compartimentation, à la fois injuste et brutale, en positions sociales plus ou moins étanches (milieux défavorisés et marginaux, classes moyennes, supérieures, dominantes, etc.).

Avec l'âge, on s'y résigne plus ou moins à corps défendant ou participant... Sujet plus que délicat. En effet, par nos agissements, par nos préjugés, par l'imposition de notre territoire privé, etc., on génère

tous une certaine marginalisation sociale, économique, politique, culturelle de tout ce qui est différent de nous.

Plusieurs articles dans ce numéro spécial de *Frontières* aborderont probablement ce que j'appellerais, crûment, les marginalités visibles, tous ces éclopés biopsychosociaux, les « multiploqués » pour reprendre l'expression choquante d'un psychiatre pourtant compatissant et socialement très impliqué!

Comme les arbres trop visibles, par leurs cicatrices béantes, cachent la forêt, ces marginalités visibles occupent tout le champ de vision, peuvent faire oublier d'autres types de marginalités moins visibles mais tout aussi souffrantes, bien que mieux camouflées.

Je n'insisterai pas davantage sur ces marginalités visibles, pour me concentrer plutôt sur une certaine marginalité psy, moins visible et beaucoup plus complexe, beaucoup plus insidieuse aussi, celle qui permet de négocier nos rapports plus ou moins sains avec le Tout, avec notre moi crucifiant et avec le rien, le vide.

La marginalité psy, c'est la partie de soi que l'on dissimule aux autres et que l'on cache même à soi-même ; le lieu caché de soi-même où l'on enterre les cicatrices, les doutes, les questions insolubles, la vulnérabilité inavouable, les dimensions abjectes et horribles de soi-même : un lieu tellement caché, voilé, qu'on en oublie parfois même la façon d'y avoir accès, l'alcool, les drogues, la vie folle et écervelée permettant, au pis aller, de brouiller les pistes du difficile chemin qui mène à soi.

Avant d'y arriver et de m'y confiner à cette marginalité psy, avant de quitter l'enfance et la première période de maturation, je ne peux résister à ce besoin de partager rapidement ma première sainte colère qui tourne effectivement autour d'une certaine marginalité que je voyais, avec bien d'autres de l'époque, s'édifier devant mes yeux, pour atteindre son paroxysme durant les retraites fermées annuelles.

Ma première colère ou désillusion, non vénielle, croyez-m'en, relève de la prise de conscience, à l'adolescence, de ce que j'appelle, maintenant que je suis rendu à ma

BREF, IL FAUT ESSAYER DE SE POSITIONNER

ET DE TROUVER SA JUSTE PLACE DANS LE TROUPEAU HUMAIN,

L'ENVIRONNEMENT SOCIAL, PHYSIQUE, AVEC LA PLUS GRANDE

CIRCULATION POSSIBLE ENTRE LA CENTRALITÉ ET LA MARGINALITÉ.

RIEN N'EST JAMAIS DÉFINITIVEMENT ACQUIS.

grosseur, les grands détournements de la vie et de l'humain : ils se font au nom de Dieu, au nom des rapports sociaux, au nom de l'amour et de la sexualité et finalement sous le couvert de la relation d'aide.

Ces quatre grands détournements se font tous pourtant pour les motifs magnanimes et altruistes du *Let me help you*, dirait Eric Berne (1966) : « Laisse-moi assurer ton Salut », « Laisse-moi prendre soin de ta vie matérielle, sociale », « Laisse-moi t'aimer », « Laisse-moi t'expliquer le sens des choses, te soulager de ta souffrance, de ton désarroi », etc.

Ces quatre grands détournements bien institutionnalisés, bien ritualisés, créent et génèrent beaucoup plus d'exclus, de marginaux, d'éclopés de leur propre âme que toutes les aberrations et défaillances génético-physiques.

Je me limiterai au détournement religieux qui a déjà été particulièrement visible au Québec, l'institution et la ferveur religieuse y occupant maintenant une place beaucoup moins centrale, et cela de façon assez rapide, en l'espace de quelques décennies. C'est là une illustration intéressante de la mobilité des positions, entre la centralité et la marginalité. Rien n'est définitif ou soudé.

Les métaphores du ciel, des limbes et de l'enfer, inoffensives à première vue, ont bien servi tout le puissant consortium religieux, pour le meilleur comme pour le pire. L'importante portion de l'humanité expédiée aux enfers, au Québec catholique, constitua ma première expérience de marginalisation et d'exclusion.

Les peuples élus ou groupes choisis, de quelque acabit, origine ou prétexte, les grandes certitudes, etc., sont les plus grands producteurs de marginalités définitives. Ce n'est ni le temps ni le lieu pour élaborer davantage.

LA MARGINALITÉ-RETRAIT POSITIF

La mise en marginalité, on l'a vu précédemment, peut être un processus subi, déploré, mais elle peut aussi être recherchée, convoitée parce qu'elle correspond au niveau de stimulations et de responsabilités qu'on est capable ou qu'on a le goût d'assumer. Cela s'applique autant aux malades mentaux qu'aux personnes dites normales.

Je suis fasciné et intrigué par une sorte de positionnement naturel qu'on observe autant chez les animaux, les poissons, les oiseaux que chez les êtres humains.

Comme dans un troupeau d'éléphants, une horde de chevaux sauvages ou de caribous, un rassemblement de dauphins ou une volée d'oiseaux migrateurs, on en arrive plus ou moins difficilement comme être humain à trouver sa juste place, soit dans le peloton de tête, soit dans le groupe du



Jacques Leduc

milieu, soit parmi les traînants de la queue ou carrément dans la marge.

Je me sens personnellement plus à l'aise dans le groupe du milieu, avec attrait ou affinité particulière pour les relations d'aide. Cette position du milieu permet aussi d'observer tous les comportements humains dans toutes les zones ou groupes.

En position du milieu, tous les prétextes sont bons pour sortir alors sur les voies d'évitement et rejoindre les éclopés, les essoufflés, les hypersensibles, au fond les frères et sœurs-sosies. À degrés variés, on les retrouve surtout dans le peloton de queue.

En position du milieu, on a la capacité et parfois le goût de rejoindre le peloton de tête, entre autres pour partager certains de leurs bénéfices marginaux, certains privilèges et plaisirs de la notoriété : on se fatigue ou on se lasse rapidement et on retourne à son peloton d'appartenance et d'affinité, celui du milieu.

Il m'a fallu beaucoup de temps et d'expériences personnelles et cliniques pour passer de la marginalité-exclusion, première impression choquante, à la notion de marginalité-retrait positif.

À cet égard, il faudrait mentionner plusieurs travaux anthropologiques, ethnographiques, socio-psychiatriques, dans des milieux ou des sociétés d'évolution très variés.

Je soulignerai quatre contributions majeures. Il y a d'abord les travaux et les observations de Sue. E. Estroff, aux États-Unis, une ethnologue qui suivit et observa les malades mentaux dans leur trajet quotidien et leur utilisation de diverses ressources d'entraide. Cette chercheuse reproduisait aussi, graphiquement et à

vol d'oiseau, la circulation des psychiatisés dans divers lieux publics (centres d'achat, parcs, restaurants populaires, etc.), à la recherche de niveaux variés de stimulation et d'interaction humaine (Estroff, 1981).

Un psychiatre-chercheur britannique, le docteur J.K. Wing, s'est intéressé aussi au niveau de stimulations que recherche et tolère un être humain, qu'il soit normal ou psychiatisé (Wing, 1983). Il a constaté que la sous-stimulation est tout aussi violente et pathogène que la surstimulation.

Plus près de nous, au Québec, il faut souligner les travaux fondamentaux d'Ellen Corin, ethnopsychologue, et de Gilles Lauzon, anthropologue, autour de l'élaboration positive d'une position de retrait, comme facteur important du maintien dans la communauté. Ces chercheurs constataient aussi que la réinsertion sociale par la marge est souvent le cas pour des patients qui ont été hospitalisés plus ou moins à long terme en milieu psychiatrique (Corin et Lauzon, 1988).

Je mentionnerai rapidement enfin les travaux de l'école de Palo Alto (Bateson, Jackson, Watzlawick, etc.) autour de la communication humaine et animale. Je pense particulièrement aux remarques de Watzlawick (Watzlawick *et al.*, 1975) rappelant que l'échec, dans la solution des problèmes, n'est pas dû surtout et souvent à l'impossibilité de la tâche mais bien à la solution choisie. Il faut sortir du cadre dans lequel les problèmes sont posés, sortir en marge pour pouvoir les résoudre³.

Bref, il faut essayer de se positionner et de trouver sa juste place dans le troupeau humain, l'environnement social, physique, avec la plus grande circulation possible entre la centralité et la marginalité. Rien n'est

jamais définitivement acquis, l'âge et l'involution physique nécessitant des remaniements constants dans nos rapports au **Tout**.

ON RETOMBE À SOI : LA MARGE INTÉRIEURE

Il en va de même pour le positionnement et la circulation entre les divers registres du **soi**, un deuxième défi tout aussi éprouvant.

Il faut être capable de vivre en soi, hors soi, à distance de soi, en marge de soi, afin d'arriver entre autres défis à faire le deuil de soi. Comme je l'ai déjà évoqué, toute l'œuvre et la démarche de Jacques Ferron tournent largement autour de cette problématique plus directement abordée dans *Du fond de mon arrière-cuisine* (Ferron, 1973) et dans *Le Désarroi* (Bigras et al., 1988).

Plusieurs comportements suicidaires, plusieurs dépendances graves, toxiques ou affectives, viennent signer l'incapacité de faire ce nécessaire et difficile deuil de soi et de l'autre, même dans une relation d'amour où il faut aussi aller en marge afin de faire le deuil de l'autre.

Le deuil de soi et de l'autre, même dans les couples qui durent, se fait exactement de la même façon. Le divorce vient souvent marquer l'incapacité de faire ce double travail du deuil, à l'intérieur même de l'union, faute d'avoir trouvé chacun pour soi la marge de manœuvre nécessaire à l'intérieur du couple.

La position marginale, par rapport à soi, permet de lâcher prise sur les diverses recherches abusives de pouvoir, que ce soit sous la forme d'une quête excessive de savoir ou du contrôle sur les choses et les gens, ou encore la quête d'une jeunesse éternelle avec refus du vieillissement, etc.

La marge intérieure permet aussi l'auto-critique de soi et l'accès au moi crucifiant, selon l'expression fort pertinente de Jacques Ferron, sans aller comme lui jusqu'à l'exécution de Maski, son double.

Le film (*Tu as crié LET ME GO !*) et la démarche d'Anne Claire Poirier (1998) illustrent très bien cette difficulté du lâcher prise, sur l'autre, sur soi.

... ET PUIS À RIEN

À l'étape du troisième défi, devant le **rien** de tangible, de palpable, de contrôlable, devant l'infinie complexité et le mystère de la vie, et de soi, il n'y a plus de maître, il n'y a plus de recette absolue, valide et valable pour tous.

Pour reprendre la trajectoire étapiste de Jacques Ferron : la confrontation avec le **Tout**, avec le **soi** et avec le **rien**, le vide, le chaos, il n'y a plus en phase ultime, à proprement parler, de possibilité de choix relatif entre centralité et marginalité. Le dernier baroud d'honneur se fait en monotype personnel et en monologue.

L'image du patient psychotique en salle d'isolement, plus ou moins dénudé, assis sur un paillason en position yogique, se parlant seul et essayant de s'expliquer à travers ces multiples voix intérieures, me fascine depuis toujours. Cette position me paraît représenter très bien, à la Job ou à la Hamlet, l'attitude mentale de l'être humain devant l'insondable énigme de la vie et de lui-même.

Assez curieusement, j'avancerai que même en cette phase inévitable de la confrontation avec le rien, le vide et le chaos apparent, il y a encore place pour ce qu'un commentateur averti (Kott, 1962) retrouve dans l'œuvre et la démarche de Shakespeare, à savoir cette marge intérieure qui permet à l'être humain de réagir de façon personnelle devant « la cruauté et l'absurdité fondamentale de l'existence » (Voltaire, 1967, p. 83).

Sans élaborer davantage, puisqu'il faut savoir se quitter et surtout toujours laisser un texte un peu inachevé, comme la vie, je soutiendrai que chaque journée, chaque cycle respiratoire assez profond pour ne pas escamoter l'apnée, nous fait vivre et revivre l'inévitable et fascinante rencontre avec le **Tout**, avec le **soi** et avec le **rien**.

Toute la gamme des réactions finales ou dominantes devant la vie sont possibles, depuis l'acceptation réaliste, plus ou moins résignée ou joyeuse, style Amen, Alléluia, jusqu'au refus plus ou moins colérique, voire blasphématoire.

Personnellement, s'il faut me permettre un dernier aveu comme devant la servante du Temple, je me retrouve beaucoup dans le sentiment naïf de « continuité » du peintre-barbier Arthur Villeneuve (Villeneuve, 1972).

En situation d'éveil quotidien, un événement toujours aussi surprenant que merveilleux, ou en situation de désarroi plus ou moins profond, je pars ou retourne à l'observation ou, au besoin, à une réimmersion dans le marais de la vie, là où tous les règnes, les dynamisme et les comportements fondamentaux se retrouvent, pour le meilleur et pour le pire. Une leçon ultime de biodiversité des éléments, des émotions et des réactions possibles devant la vie.

Bibliographie

- BERNE, Éric (1966). *Des jeux et des hommes*, Paris, Stock.
- BÉDARD, Jean (2001). *Nicolas De Cues*, Montréal, L'Hexagone.
- BIGRAS, Julien et Jacques FERRON (1988). *Le désarroi: Julien Bigras, Jacques Ferron, correspondance*, Montréal, VLB Éditeur.
- BIGRAS, Léon (1990). *L'Hypothèque*, Montréal, L'Hexagone.

BOURGEOIS, Louise (1988). *Drawings*, New York et Paris, Edited by Jerry Gorovoy, John Cheim, Robert Miller et Daniel Lelong.

CORIN, Ellen et Gilles LAUZON (1988). « Réalités et mirages : les espaces psychiques et sociaux de la réinsertion », dans *Santé mentale au Québec*, vol. XIII, n° 1, p. 69-86.

ESTROFF, S.E. (1981). *Making It Crazy: An Ethnography of Psychiatric Clients in an American Community*, University of California Press.

FERRON, Jacques (1973). *Du fond de mon arrière-cuisine*, Montréal, Éditions du Jour.

FERRON, Jacques (1968). *Contes*, Édition intégrale, Montréal, Éditions HMH.

JACOB, Suzanne (1997). *Bulle d'encre. Essai*. Prix de la revue *Études françaises*, Montréal, Les Presses de l'Université de Montréal et Boréal.

KOTT, Jan (1962). *Shakespeare, notre contemporain*, Paris, Marabout université.

LA CHANCE, Michaël (2001). *Carnet du Bombyx*, Montréal, L'Hexagone.

MIGNEAULT, Pierre (2000). « Rendre son dû à la Peur », dans *Frontières*, vol. 12, n° 2, *Peur bleue...*, p. 14-20.

POIRIER, Anne Claire (1998). *Let me go!*, Montréal, Lanctôt.

REEVES, Hubert (1984). *Poussières d'étoile*, Paris, Seuil.

SPINOZA, Baruch (1954). *L'éthique*, Paris, Gallimard.

VIAN, Boris (1962). *Larrache-cœur*, Paris, Jean-Jacques Pauvert.

VILLENEUVE, Arthur (1972). *Les chroniques du Québec d'Arthur Villeneuve*, Montréal, Musée des Beaux-Arts de Montréal.

VOLTAIRE (1967). *Dictionnaire philosophique*, Paris, Garnier.

WATZLAWICK, P. et al. (1975). *Changements: paradoxes et psychothérapie*, Paris, Seuil.

WING, J.K. (1983). « Social influences on the course of schizophrenia », dans *The Nature of Schizophrenia*, New York, John Wiley and Sons, p. 599-616.

WITTGENSTEIN (1961). *Tractatus logico-philosophicus*, traduction de Pierre Klossowski, Paris, Gallimard.

Notes

1. J'ai déjà utilisé, dans cette même revue, une approche et un traitement un peu similaires, à l'occasion du numéro portant sur le thème tout aussi fascinant et redoutable de la *Peur bleue...* (Migneault, 2000, p. 14-19).
2. La revue *Frontières* m'apparaît une tribune privilégiée, et particulièrement appropriée à l'abordage, en mots et images, des rives marginales. Avec la mort comme toile de fond, les Parques veillent à nos propos et écritures : on ne peut y mentir impunément, surtout à soi-même.
3. Voir, par exemple, l'épreuve des neuf points à relier par un seul trait, dans Watzlawick et al., 1975, p. 43.